Revue d'études comparatives Est-Ouest, 2011, vol. 42, n° 2, pp. 91-110

Sociologie religieuse d'une communauté tatare aux contours mouvants

Lilia SAGITOVA

Chargée de recherches à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de la République du Tatarstan (liliya_sagitova@mail.ru)

Résumé : La situation des enclaves musulmanes de Russie est étudiée ici à travers l'exemple du village tatar de Srednjaja Eljuzan'. Dans cette bourgade, située dans l'oblast' de Penza et présentée tantôt comme un foyer du wahhabisme tantôt comme un modèle de village musulman, les normes islamiques réglementent l'existence collective des villageois. L'auteur en cherche les raisons dans l'histoire du village depuis la fin de la période soviétique en menant une enquête de micro-sociologie sur l'évolution des engagements individuels et des logiques collectives. Ce faisant, il détaille la place occupée par les trois valeurs fondatrices (travail, famille, foi religieuse) qu'il distingue au sein de cette société locale. Les entretiens menés avec les villageois lui permettent également de révéler, derrière la façade d'unanimité, des divergences sur les versions de l'islam applicable, notamment entre membres de générations différentes, au sein d'un village tatar qui reste une exception dans le paysage de l'islam de Russie.

À l'instar de nombreuses minorités nationales de Russie, les Tatars disposent d'un territoire éponyme. Le Tatarstan, république nationale de la Fédération de Russie, a servi de fer de lance aux mouvements de souveraineté dans les années 1990 et, depuis lors, bénéficie d'une situation privilégiée en termes de droits économiques et d'autonomie politique. Si la république des Tatars a pu représenter un modèle de « régionalisme éclairé », c'est notamment grâce à la forte présence démographique des Tatars en Russie (avec près de 6 millions de personnes, ils représentent la première minorité nationale) et à leur répartition territoriale de type « diasporique » sur l'ensemble du territoire. Leur présence majoritaire (52,9 % au recensement de 2002) au sein de leur république renforce la légitimité des demandes formulées par les communautés tatares résidant à l'extérieur. Le faible niveau de territorialisation des Tatars (seuls 36 % résident sur le territoire du Tatarstan) et leur présence massive dans les autres républiques de la région Volga-Oural renforcent le caractère multiconfessionnel d'une région où la majorité de la population d'origine tatare est de tradition musulmane. En outre, l'islam est, plus que le territoire, le référent identitaire privilégié par les élites tatares soucieuses de rassembler une population dispersée.

Afin de saisir les enjeux sociaux et politiques de la « dispersion » des communautés tatares, notamment au sein des oblasts à majorité russe de la région de la Volga, nous nous intéresserons à l'exemple du village tatar de Srednjaja Eljuzan'. Cette bourgade de 9 232 habitants en 2009, située dans l'oblast de Penza, est le village tatar le plus important de Russie – un îlot musulman au milieu de villages russes. À travers son étude, nous observerons une catégorie d'acteurs décisifs localement dans la définition des critères du religieux : les membres du clergé et les représentants de l'institution familiale. L'approche par les acteurs permet de mettre au jour les déterminants sociaux fondant la distinction entre les versions « ancienne » et « nouvelle » de l'islam local. L'effet des discours sur la configuration de la vie communautaire sera observé à partir de documents publiés, d'entretiens avec les habitants du village, lesquels acceptent, ou, au contraire, rejettent les normes proposées par les imams et les chefs de famille.

Les habitants de Srednjaja Eljuzan', village fondé en 1681 par des *murza* tatars, s'identifient comme Tatars-Mishars (Mardanov & Kitaeva, 2006, p. 6). Ils n'ont jamais renoncé à leurs traditions religieuses, garantissant un fonctionnement continu, même pendant les périodes de répression, de la mosquée du village. Dans les années 1970, le village était célèbre pour son sovkhoze Eljuzan' qui rapportait annuellement plus d'un million de roubles en exportant ses oignons séchés vers l'Allemagne et la Hollande. Après la disparition de l'URSS, les villageois se sont rapidement adaptés aux conditions de l'économie de marché et le village compte aujourd'hui quatre abattoirs, plusieurs charcuteries industrielles hallal, un moulin, une

scierie, un garage, deux cabinets dentaires, un club informatique et une gare routière. Le plus étonnant réside dans sa situation démographique : selon les statistiques officielles, le taux de natalité y est deux fois plus élevé que le taux de mortalité. On y enregistre chaque année en moyenne 80 mariages, 3 divorces, près de 120 naissances et 60 décès[1]. De surcroît, le village est au cœur de la vie religieuse des Tatars de la région : c'est là que se déroulent les congrès des musulmans de l'oblast de Penza et Abbas Bibarsov, mufti de l'oblast et co-président du Conseil des muftis de Russie, est originaire de Srednjaja Eljuzan'. En 2005, le village a attiré l'attention des médias russes qui en ont retenu une image contradictoire : d'un côté, le village était stigmatisé comme foyer de wahhabisme[2] ; de l'autre, le village était encensé pour ses succès économiques et le niveau de vie élevé de ses habitants.

Photograhie 1
Une rue de Srednjaja Eljuzan' (2010)[3]

Ces traits caractéristiques ont éveillé notre curiosité et nous avons procédé, en 2006, à un travail d'enquête de deux semaines auprès des habitants du village. Outre les biographies des personnes interrogées, nous proposons, sous forme de citations, certains récits qui permettent de pénétrer les existences individuelles et de saisir les logiques collectives. La micro-société villageoise combine traditionalisme et mobilité sociale, la composante dynamique unifiant ces caractéristiques sociétales n'est autre que l'islam. Nous reviendrons ici sur les modalités du religieux dans son environnement quotidien au plus près des croyants et des pratiquants.

1. Données statistiques recueillies par l'auteur auprès de l'administration locale.
2. *Izvestia*, 29 novembre 2005 ; http://www.izvestia/special/3021910_print
3. Toutes les photographies sont de l'auteure.

1. Innovations et traditions sociales à Srednjaja Eljuzan'

À Srednjaja Eljuzan', le travail, la famille et la foi religieuse constituent les fondements d'une société locale qui, après la disparition du système soviétique, réussit à fonctionner efficacement dans une conjoncture marquée par des changements rapides.

1.1. L'économie du village

Ce village n'a pas échappé aux efforts d'ingénierie sociale engagés par le pouvoir soviétique. Nombre de paysans furent réprimés ou déportés dans le cadre de la lutte lancée contre les paysans aisés à la fin des années 1920. Selon de nombreux témoignages, la majorité des habitants refusèrent au départ de s'inscrire au sovkhoze. En 1931, le village comptait encore une centaine de fermes indépendantes, possédant chacune deux à trois chevaux et un bon équipement technique. Durant toute la période soviétique, les paysans combinèrent le travail au sovkhoze avec des activités privées. Compte tenu des conditions climatiques défavorables aux cultures céréalières, le sovkhoze se mit, au début des années 1970, à la culture de l'oignon. Le contrôle de l'ensemble de la chaîne de production (de l'achat des semailles à l'exportation) et l'établissement de partenariats à l'étranger permirent de dégager un maximum de bénéfices au cours des deux décennies qui suivirent[4]. En décalage avec le mode de production collectiviste, le travail agricole et l'élevage étaient organisés dans un cadre familial[5]. Le village comptait aussi des filiales de l'usine d'horlogerie de Penza, des ateliers de confection et un atelier de fabrication d'ampoules électriques.

Les villageois travaillaient également pour leur propre compte. Certains constituaient des brigades d'ouvriers de construction et s'employaient dans les villes de la région. D'autres vendaient les excédents de leurs productions vivrières. Cette activité commerciale était interdite et comportait une importante prise de risque. Les vieux du village nous ont abreuvé de ces histoires dans lesquelles les protagonistes devaient se cacher de la milice pour vendre leur viande ou les pommes de terre cultivées dans leur jardin. Cette expérience d'économie parallèle a permis d'amortir le choc de l'effondrement du sovkhoze après la fin de l'URSS. Les habitants de Srednjaja Eljuzan' ont pu racheter à bas prix aux villages voisins le cheptel qui échappait ainsi au couteau des kolkhoziens désespérés. Ils rachetaient le matériel agricole inutilisable, le réparaient et le revendaient. Ces pratiques ont permis à certaines familles de s'enrichir au point de pouvoir acheter des véhicules de transport, et notamment des poids lourds. Les

4. En 1968, le bénéfice du sovkhoze s'élevait à 352 000 roubles. Il était de 2 884 000 en 1987 et de 3 534 000 en 1990.
5. La famille louait un lopin de terre au kolkhoze et y travaillait pour en dégager un rendement maximum. Toute la famille participait, y compris les enfants.

chefs de familles sont devenus camionneurs, exportant leur production agricole à l'étranger. Employant plus de 3 000 villageois, ce secteur d'activité est toujours en plein essor : le village compte 1 500 camions et 400 camionnettes. Le récit suivant (un homme de 59 ans) est caractéristique de l'activité économique d'un habitant de Srednjaja Eljuzan' :

> *« C'était l'aventure. J'ai travaillé comme chauffeur routier, j'ai fait du commerce. Parfois on revenait à la maison, et on travaillait encore : aller chercher du bois de chauffage dans la forêt, s'occuper du bétail.* […] *À l'époque soviétique, il y avait peu de produits et peu de choix. Alors on rapportait toutes sortes de choses et les gens choisissaient ce qui leur plaisait. Ma femme travaillait à l'atelier de confection. J'ai gagné ma vie honnêtement : j'ai fauché le foin, j'ai travaillé dans le transport. J'ai rapporté par exemple du Kouznets dans ma voiture des briques à bas prix pour construire ma maison, et j'en ai revendu une partie au village. J'ai construit ma remise comme ça, seize mètres de long sur cinq de large, avec un grenier pour les céréales. J'ai aussi construit un sauna. C'est alors que l'on a appris que Eltsine était arrivé au pouvoir et que d'ici deux ans il ne resterait rien du régime soviétique. Il n'y avait plus de travail et, dans les années 1995-1997, beaucoup de gens étaient au chômage. J'ai alors loué une voiture et j'ai transporté des pommes de terres. J'ai fait onze voyages jusqu'à Sarapul. Chaque voyage me rapportait 200 roubles. J'ai gagné 1500-2000 roubles comme ça. Ensuite, on m'a conseillé de me mettre à mon compte. J'ai travaillé dans le transport de marchandises et en un an, j'ai pu m'acheter une voiture Jigouli.* […] *J'ai une maison, une remise, tout va bien. Mon fils grandit. Nous avons transformé notre vieille maison en magasin. »*

Photographie 2
Le magasin « Chez Ildar » (2007)

À la différence des villages disposant d'un kolkhoze subventionné, la place de l'État était réduite dans le village de Srednjaja Eljuzan'. Quasiment tous les bâtiments publics (l'hôpital, l'école, la maison de la culture, le magasin central) furent construits grâce aux bénéfices du sovkhoze, c'est-à-dire sur les revenus des paysans. À l'époque soviétique, le village ne disposait ni de l'eau courante, ni du gaz de ville, ni de routes goudronnées. Ces infrastructures furent le résultat des investissements privés des villageois qui se cotisèrent aussi pour acheter le camion des pompiers du village.

Une part importante de la population masculine est aujourd'hui composée de routiers. Sur les 1 500 camions que compte le village, 500 sont des poids lourds Kamaz qui parcourent de long en large toute la partie européenne de la Russie. Une journée de travail commence entre 4 et 5 heures du matin par la traite des vaches. Hormis les vaches laitières, beaucoup de familles élèvent des bœufs et des chevaux qui sont ensuite revendus à l'un des abattoirs du village. Le travail est valorisé dès le plus jeune âge. L'école possède un potager où les élèves cultivent des légumes, qui sont mis en conserve puis consommés l'hiver à la cantine. Les fermiers investissent dans les nouvelles technologies et rencontrent du succès à l'étranger[6].

Photographie 3
Des élèves dans le potager de l'école du village (2007)

1.2. L'institution familiale

S'agissant de l'institution familiale, elle est toujours considérée comme le refuge des valeurs traditionnelles. La vie rurale facilitant le contrôle social, la culture villageoise reste imprégnée de morale religieuse. La cou-

6. Un entrepreneur local, Il'jas Bibarsov, a invité des agronomes à réfléchir sur un modèle de moulin plus performant, produit à Penza. En 1996, Bibarsov a reçu le prix international de l' « épi d'or » à Tel-Aviv pour la mise en valeur de nouvelles techniques de production.

tume du respect de l'ancienneté entre frères et sœurs perdure pour les mariages. L'hébergement des jeunes chez le fiancé ou chez ses parents reste obligatoire. Dans ce domaine, le non-respect des normes sociales est source de honte pour la famille. La tradition qui veut que le fils cadet reste vivre dans la maison parentale, en hérite et soit responsable de ses parents dans leurs vieux jours est toujours observée (Mardanov & Kitaeva, 2006, pp. 172-173). Les pères doivent construire la maison de leur fils aîné et cette aide matérielle renforce l'influence de la famille sur les jeunes générations. Cette coutume était respectée à l'époque soviétique malgré les difficultés matérielles liées au monopole public sur le système de distribution. Tous, parents, voisins, amis participaient à la construction de la maison. Désormais, cette forme d'entraide est relayée par le recours à des brigades d'ouvriers spécialisés. Aujourd'hui, les seules maisons en bois encore debout sont celles des enseignants. La majorité des habitants travaillent dans le petit commerce et possèdent de grandes maisons en briques.

À l'heure actuelle, la famille assure moins la transmission des valeurs qu'auparavant. Selon les témoignages de nombreux villageois, les normes patriarcales ont été les plus persistantes ; elles ont maintenu leur force de persuasion jusqu'au milieu des années 1990. Le témoignage suivant décrit l'éducation reçue par une jeune villageoise :

> *« ... Quelle éducation ai-je reçue ? Une éducation traditionnelle, stricte. J'avais peur de regarder mon père dans les yeux. Nous n'allions jamais au club* [la discothèque du village ouverte le samedi soir]. *Nous avions juste le droit de nous promener dans le village. On nous a éduqués à l'ancienne. J'obéissais à ma mère. Je ne portais pas de jupes courtes, ni de pantalons. À notre époque, c'était très strict. À l'école nous portions l'uniforme. Aujourd'hui ce n'est plus pareil.* […] *Quand j'ai terminé l'école en 1995, on commençait déjà à porter des pantalons. Et je me souviens que la première jeune fille à avoir osé a été huée par tout le monde. »*

L'institution du mariage joue également un rôle central dans la vie sociale : d'après les canons musulmans, le mariage est une obligation sacrée du musulman. De plus, la spécificité de la vie rurale et la tenue d'un foyer exigent une famille nombreuse et unie. Là aussi, la répartition des fonctions et des rôles de chacun et de chacune se fait sur la base de logiques strictement traditionnelles. L'enlèvement de la fiancée est un usage qui perdure. Il a lieu par consentement mutuel, quand les moyens financiers manquent pour organiser un banquet. Une jeune femme de 28 ans nous a raconté son mariage :

> *« Nous nous étions mis d'accord et il m'a enlevée.* […] *J'ai dit : « je ne peux pas partir de la maison, je ne peux pas », j'ai pleuré et il a dit « alors je t'enlèverai ».* […] *Nous nous promenions entre filles, quand il est arrivé en voiture avec des amis et a dit « monte ». J'ai répondu « je ne partirai*

pas ». Il m'a forcée à monter dans la voiture. […] *Ma sœur et mon amie se sont mises à crier « ils l'ont enlevée ». Ma mère a pleuré, mais tous savaient déjà de qui il s'agissait. Ils sont allés chez lui. On avait déjà récité le nikah*[7]. […] *Je suis restée le jour suivant et la day eni, la grand-mère, est venue voir comment ça se passait. On a organisé le mariage dans le courant du mois. »*

La plupart du temps, le mariage au village est scellé par le *nikah*, ce qui montre la prépondérance des valeurs musulmanes et le caractère secondaire de l'enregistrement à l'Etat civil :

« Ils ont récité le nikah, et ce n'est que bien plus tard, six mois après qu'ils ont officialisé leur mariage. Souvent les mariages civils sont célébrés lors de la naissance du premier enfant » (une jeune femme de 28 ans).

De nombreux jeunes gens partent étudier en ville, mais d'autres restent au village pour travailler, et le fiancé ou la fiancée est souvent originaire du village :

« En général, on choisit quelqu'un du village. La famille le choisit. Et si quelqu'un tombe amoureux là-bas en ville, on les marie, mais c'est rare. […] *Ceux qui partent reviennent, même de Moscou. Les gens du village choisissent précisément leur moitié au village… »* (une jeune femme de 30 ans).

Si depuis quelques années, de plus en plus de villageois s'installent en ville, nombreux sont ceux qui perpétuent la tradition du mariage au village et beaucoup prévoient de revenir à Srednjaja Eljuzan' pour leurs vieux jours :

« Où qu'il aille, un gars du village reviendra toujours construire sa maison ici. […] *C'est ça l'idée : je suis né ici, mes parents sont d'ici. Mes grands-parents et mes ancêtres sont enterrés ici. Où que j'aille, je reviendrai mourir ici. Parmi mes amis, l'un vit à Moscou, mais il a construit sa maison à Eljuzan'. Un autre, Renat, est un homme d'affaires qui vit à Naberežnye Čelny ; il possède toute une série de magasins, tous les 100 km, sur la route entre Samara et Moscou. C'est un gros entrepreneur et il est originaire d'Eljuzan' ; il s'y est construit une belle maison. Chez les gens du village c'est comme ça : revenir vers ses parents, c'est revenir au village*[8]*. On peut vivre loin, mais à l'âge de la retraite, on revient passer les dernières années de sa vie au village. On doit revenir mourir ici »* (un homme de 39 ans).

Les jeunes villageois font preuve de motivations plus hétérogènes, dynamiques et largement inscrites dans la modernité. À cet égard, l'influence

7. Cérémonie musulmane de mariage.
8. Lors de notre passage à Srednjaja Eljuzan', nous avons été témoin des premières constructions, commanditées par des villageois expatriés. D'après l'un des villageois, chaque parcelle constructible coûtait en 2006 entre 200 000 et 300 000 roubles.

de la mondialisation et des styles de vie citadins se renforce incontestablement. Il est cependant difficile d'interpréter le geste qui consiste pour une jeune villageoise à retirer son voile quand elle s'installe en ville : adaptation à un nouvel environnement sans foulards ou émancipation, une fois sortie de la zone de contrôle parental que représente le village ? Il peut également s'agir d'un effet de mode passager, qui sera suivi ensuite d'un retour à la tradition. S'il est difficile de se prononcer de manière catégorique, c'est que la part des jeunes pratiquants croît sans cesse. Leur éducation, leur fierté, l'assurance sereine qu'ils ont de leur bon droit, une certaine retenue rendent dès les premières minutes de contact leur interprétation de l'islam très attrayante. La garantie de l'ordre social dans le cadre d'une *mahalla* réhabilitée acquiert une valeur primordiale dans un contexte d'isolement géographique.

2. Les visages de l'islam communautaire

Notons tout d'abord qu'à la différence d'autres villages tatars, Srednjaja Eljuzan' a toujours sa mosquée centrale, ouverte au culte bien avant 1917. Malgré les interdictions, la mosquée a fonctionné durant la période soviétique. Le jeûne du Ramadan était une pratique courante même pour les enfants qui fréquentaient l'école publique du village. Le récit par une jeune femme de 28 ans de sa scolarisation dans les années 1980 montre combien l'opposition à l'idéologie officielle s'appuyait souvent sur des critères religieux :

> *« Quand j'étais plus jeune, je ne respectais pas le Jeûne du Ramadan.* […] *J'ai commencé vers l'âge de 7 ans.* […] *Mais pas de manière très stricte : un jour je jeûnais, mais pas le lendemain pour que ce ne soit pas trop dur.* […] *Nous étions des Pionniers mais, pendant le Ramadan, on ne portait pas la cravate rouge, ça aurait été un péché…*
>
> -Comment saviez-vous que c'était un péché ?
>
> *-Nous l'avions entendu dire, alors on ne la portait pas. Mais on nous grondait et on nous sortait de la classe quand nous mettions notre cravate dans notre poche. Les garçons, eux ne la portaient pas. Mais nous [les filles] nous avions peur, alors on la remettait un moment.* […] *Et puis il y avait aussi la fête du Kurban-Bajram. Quand c'était un jour d'école, nous n'y allions pas et on se faisait gronder. On nous disait : « On vous prendra en photo en train de manger du peremeč*[9]*, et on affichera ces photos à l'école. » Certains y allaient, d'autres n'y allaient pas, d'autres disaient qu'ils étaient malades… Ca faisait bien entre 10 et 20* [absents] *sur une classe de 40 élèves. »*

9. Plat national tatar, composé d'un gâteau de viande, et attribut culinaire obligatoire du repas de fête traditionnel.

Notre enquête a montré que le degré de religiosité des villageois était très variable. Le savoir et les pratiques religieuses se transmettaient de génération en génération : *« Mon grand-père fréquentait la mosquée. Je l'ai imité »*. Chacun avait une connaissance plus ou moins approfondie de l'islam. Au début des années 1990, le renouveau religieux a contribué à légitimer l'islam sur la scène publique. Dans la vieille mosquée, des cours d'arabe et de lecture du Coran ont été organisés pour ceux qui le souhaitaient. Une jeune femme nous a raconté :

> *« Abbas-Hazrat* [l'un des imams du village] *nous a enseigné l'arabe. Il y avait un pupitre, des tables, des chaises, et tout le nécessaire. Nous venions le matin à six heures, après la prière matinale, nous restions jusqu'à huit heures. Ensuite, nous partions à l'école. Ça se passait ainsi tous les matins. L'été c'était dès 4 heures. J'y suis allée pendant deux ans, puis la mosquée a brûlé…*
>
> - Vous y alliez de votre propre initiative ?
>
> - *Oui, c'est moi qui le souhaitais »*

2.1. La religion des « jeunes musulmans »

La mosquée centrale fut détruite lors d'un incendie en 1993, mais en 2006 le village en comptait sept reconstruites par les habitants. Depuis 2002, le village compte une *madrasa* où les jeunes du village et des alentours peuvent recevoir une éducation religieuse. Une nouvelle génération d'imams est apparue depuis la fin des années 1990. Originaires de Srednjaja Eljuzan', ils reviennent de Syrie, d'Égypte, d'Arabie Saoudite et des Émirats arabes, où ils ont achevé leur formation religieuse. Un des élèves nous a expliqué que six de ses camarades de classe étaient partis étudier en Syrie et en Égypte. Le fait a été confirmé par le responsable de la *madrasa*.

Chez les plus jeunes, l'envie de recevoir une éducation religieuse, relève de deux motivations principales : l'imbrication de l'islam dans la vie quotidienne et le manque de mobilité sociale. Il convient de remarquer l'obsession des parents qui poussent leurs enfants à faire des études supérieures, comme l'on évoqué la quasi-totalité de nos informateurs. Or le niveau des écoles rurales étant moins élevé que celui des écoles urbaines, le concours d'entrée dans les sections classiques de l'université reste très difficile et la solution consiste souvent pour les villageois à intégrer l'une des sections payantes. La plupart des familles économisent pendant des années pour pouvoir offrir des études à leurs enfants. Pour les autres, la seule solution est l'obtention de l'une des bourses offertes par les universités islamiques étrangères. C'est souvent le cas de jeunes gens issus de milieux modestes partis étudier quelques mois à Buguruslan, dans l'oblast d'Orenbourg (voir l'article de Venalij Amelin),

avant de poursuivre leurs études dans un pays du Proche-Orient. À leur retour, ils s'installent à Srednjaja Eljuzan' ou dans d'autres villes ou villages musulmans de Russie. Le parcours des jeunes filles est différent : elles fréquentent les *madrasa* d'Aktyubinsk et de Kazan.

Les villageois les qualifient de « jeunes musulmans » pour les distinguer des « vieux musulmans », ces mullahs de la génération précédente qui ont reçu leur éducation religieuse à Boukhara à l'époque soviétique. Ces jeunes musulmans sont parfois désignés par le terme de « néophytes ». Les entretiens menés avec les jeunes imams du village ont permis de dégager certaines motivations à leur inclination religieuse. Un nouveau style de vie avec lequel ils ont pu se familiariser durant leurs années d'études à l'étranger les amène à juger négativement le mode de vie en Russie post-soviétique, caractérisé selon eux par l'alcoolisme, la drogue, la prostitution, la corruption et l'insécurité sociale. Avec ses misères et ses drames, la part sombre de l'existence collective motive le recours aux normes morales de l'islam. Mais parce que les normes de l'islam traditionnellement pratiqué en Russie n'ont plus l'efficacité escomptée, le recours aux normes du « vrai » islam est privilégié.

Le prosélytisme des « jeunes musulmans » est accueilli diversement par les villageois. Une partie d'entre eux, notamment parmi les plus âgés, ne reconnaît pas la nouvelle interprétation des normes religieuses. D'autres, au contraire, les adoptent avec enthousiasme. Parmi les personnes interrogées ayant adopté ce « nouvel » islam, nombreux sont ceux qui appartiennent aux couches les plus actives de la population locale. L'un des plus éminents entrepreneurs du village nous racontait à ce propos :

> *« Les jeunes sont revenus après 5, 6 voire 7 ans d'études là-bas* [en Arabie Saoudite]. *Ils ont commencé par dire « il est interdit de boire de l'alcool, c'est haram ; le Tout puissant a interdit l'alcool. Il est interdit de fumer ; cela nuit à la santé et celui qui se nuit à lui-même commet un péché. Sortir avec des filles est interdit, il faut se marier ». Mais se marier à quel âge ? « À 25 ans si tu en as la possibilité, mais aussi à 17, 18, 19 ans en fonction de la santé que t'a accordée le Tout puissant. Et prier… que tu vives vieux ou pas, seul Allah saura si tu as bien prié… »*

Le même homme évoque avec émotion son histoire personnelle, l'évolution de son rapport aux valeurs spirituelles et la façon dont ces « nouveaux » musulmans l'ont « ouvert » à l'islam :

> *« ...Qu'est-ce que la religion ? Je l'ignorais, mais je savais que dans mes vieux jours, à 60 ans ou 70 ans, je finirais par aller à la mosquée.* […] *Mais quand on est jeune, quand on est encore un garçon… on boit, on fume, on court les filles, on fait toutes sortes de choses* […] *et puis voyez combien déjà sont décédés autour de moi; lui est mort, lui aussi. Quelles garanties*

as-tu de vivre vieux ou pas ? Allah a dit « je suis le seul et unique dieu et Mahomet est le dernier prophète ». Puis il a dit « priez » ; troisièmement « si vous avez de l'argent, partagez-le avec les plus démunis » ; quatrièmement « jeûnez le mois de Ramadan » et cinquièmement « si vous en avez l'occasion, accomplissez le pèlerinage à la Mecque ». Ces obligations sont écrites, respecte-les. […] *Et toi, tu fais quoi ? Tu enfreins tous les interdits ? Quand arrivera le jour du Jugement dernier, tu n'auras ni prié, ni aidé les pauvres, tu auras fumé, couru les filles, fait souffrir ton prochain… ces femmes auront eu des enfants sans père… tu n'auras aucune bonne action à présenter au Tout Puissant. Ils nous ont ouvert les yeux, ils nous ont montré ce qui était bien et ce qui était mal. Il faut respecter les anciens. Il faut écouter ses parents, sinon le Tout Puissant pourrait ne pas reconnaître tes bonnes actions. Il faut être bon envers ses parents.* […] *Nous avons désormais une deuxième, une troisième, une quatrième mosquée… Il y avait des familles brisées par le divorce, par l'alcoolisme… Avec l'arrivée de ces « jeunes », ils ont abandonné la bouteille et commencé à fréquenter la mosquée. Ils se sont mis à travailler honnêtement, se sont réconciliés avec leur famille et ils ont des enfants. L'un en a un, l'autre deux, et bientôt trois… .»*

Un autre habitant du village de 59 ans témoigne ainsi de son retour à la religion :

« À l'époque soviétique, les gens étaient faibles. Mais l'islam a toujours été là, bien que nous n'ayons eu qu'une mosquée en activité, même au pire moment des persécutions. La situation s'est améliorée dans les années 1980. Peu fréquentaient encore la mosquée. Quand j'étais jeune, j'y allais le vendredi. Et puis après j'ai arrêté. Mon fils a grandi et il est parti faire ses études à Penza. Là-bas, un de ses amis l'a initié à l'islam et lui a appris à faire ses cinq prières. Ensuite, il est parti étudier à la madrasa d'Almeteevsk. À l'époque, j'avais une voiture avec un autoradio. Mon fils a mis une cassette et j'ai commencé à écouter. Je n'avais jamais entendu de tels prêches de la part de nos vieux mollahs. C'était très beau. Avec des citations des hadiths et du Coran. Après, peu à peu, j'ai recommencé à aller à la mosquée le vendredi. Les amis de mon fils m'ont montré les namaz. Et j'ai pensé « mon fils, mon enfant est plus intelligent que moi » et j'ai commencé à faire mes cinq prières quotidiennes. Et aujourd'hui encore, grâce à Allah, je pratique cette religion. Et les prêches m'ont énormément aidé. »

2.2 Les persistances de l'islam « traditionnel »

Une partie des villageois reste attachée à l'islam « traditionnel » hérité de l'époque soviétique. Les règles plus strictes défendues par les « jeunes » ne leur conviennent pas. Les différences les plus notables concernent les rites funéraires (le défunt était traditionnellement célébré aux 3e, 5e, 7e et 40e jours suivant le décès) et les cérémonies de mariage. Les témoignages

d'une jeune femme et d'un homme dans la force de l'âge expriment l'opinion courante des habitants du village :

> *« Les « jeunes » ont voulu introduire de la nouveauté, mais ils s'y sont mal pris : par exemple, si tu ne fais pas tes cinq prières quotidiennes, tu es considéré comme un mécréant, comme un ennemi… C'est très brutal.* […] *Comment faire pour ne pas rater certaines prières quand on travaille dans les champs… »* (un homme de 53 ans).

> *« Je préfère la vision traditionnelle de l'islam.* […] *Ils [les 'jeunes'] font tout différemment.* […] *Après le mariage, on perpétue la tradition de la fiancée qui tourne autour du puits, pour montrer le chemin à l'eau, mais eux ne la respectent pas.* […] *C'est un péché… il ne faut pas. Lors des funérailles, on distribue de l'argent, on récite des prières aux 3e et 7e jour. Eux non. Mes grands-parents respectaient ces traditions, et je les respecte à mon tour »* (une femme de 28 ans).

> *« Nos pères avaient la foi. Il n'y avait pas de fanatiques à leur époque. Les femmes ne se voilaient pas particulièrement. Même dans les républiques islamiques, les femmes conduisent aujourd'hui, cheveux au vent. Alors que chez nous, les jeunes filles se voilent... peut être que c'est une mode, c'est vrai… Mais je ne soutiens pas le fanatisme, on commence par voiler les filles et ça finit par faire des fanatiques »* (un homme de 53 ans).

Photographie 4
Dans la section féminine de l'une des mosquées du village lors de la prière du vendredi (2010)

À l'époque soviétique, les femmes du village portaient des vêtements communs qui étaient en même temps conformes aux normes de l'islam : un foulard sur la tête, une jupe longue et des robes non décolletées. Aujourd'hui, la majorité des habitants suivent la mode sans avoir pour autant renoncé au respect des normes traditionnelles. La relation au hidjab, le voile musulman, est pour le moins variable : pour les uns, il est étranger à la tradition, pour les autres, c'est l'opinion des parents qui est mise en avant :

> *« Le hidjab me plaît. Que tout soit fermé me plaît. Je ne porte pas de jupes longues. Je ne veux pas de ces « kimonos »*[10]. […] *Je dis à mon mari « je vais me voiler » et il me répond « tu fais déjà tes prières, alors à quoi bon te voiler ? Tu ne portes pas de décolletés… alors, la tête voilée et couverte jusqu'aux chevilles… pourquoi faire ? » Je ne sais pas pourquoi mais ça me plaît à moi de me promener ainsi. Si c'était comme ça chez nous, je le porterais avec joie. Là où on le porte, je le porterai aussi avec plaisir…*
>
> - Ca ne plaît donc pas à votre mari ?
>
> *- Non, mais pas seulement à lui. Je suis habituée à m'habiller d'une certaine manière. Je suis convaincue que je ne pourrai jamais mettre un de ces « kimonos ». Mais je ne pourrai pas non plus ne pas mettre le foulard »* (une femme de 28 ans).

2.2. Les raisons sociales de l'opposition entre les « jeunes » et les « vieux » musulmans

Des raisons sociales expliquent la confrontation entre interprétations « traditionnelle » et « moderne » de l'islam. Il ne s'agit pas seulement d'un conflit entre générations, ni d'une opposition théorique entre des conceptions divergentes d'un même objet. Il y va d'un rapport de forces et d'une lutte autour de sphères d'influence. Après leur formation théologique, les jeunes imams sont capables d'expliquer avec des mots simples les textes complexes du Coran et de donner des instructions claires et des repères compréhensibles à tout un chacun. Cette aptitude rompt avec l'approche formelle et dogmatique de l'islam privilégiée par les « vieux » imams. Les imams de la vieille génération ne se ressemblent pas tous. L'un d'entre eux était kolkhozien à l'époque soviétique et il améliorait son quotidien en vendant les produits de son jardin. Il jouissait d'une grande autorité parmi les villageois qui lui ont demandé de devenir mollah. Un autre a utilisé tous les moyens possibles pour éliminer ses concurrents, allant jusqu'à les accuser de « wahhabisme », ce qui eut pour résultat une enquête officielle et la fermeture de la *madrasa* dirigée par l'un des « jeunes » musulmans.

10. Allusion à un modèle de robe sans manches.

Quant à l'action des « jeunes », elle a des effets sociaux visibles, elle renforce leur position et accroît le nombre de leurs disciples :

« En tant que commerçant, en tant qu'habitant de ce village, je ne peux dire que du bien de ces « jeunes » imams. Avant au village, tous les magasins vendaient du vin et on en buvait à tous les mariages, et tout l'hiver on buvait, on buvait… tout cela a changé avec leur arrivée. Sur les cinquante-deux points de vente et magasins que compte le village, seulement quatre ou cinq vendent encore de l'alcool. Et, sincèrement, grâce soit rendue à Allah de nous avoir envoyé ces « jeunes » qui ont étudié là-bas, qui sont revenus et qui ont ouvert les yeux aux habitants du village. […] *La natalité s'est considérablement accrue »* (un homme de 39 ans).

« Déjà, en 2003, c'était rare de trouver de l'alcool lors d'un mariage. Rare. On condamnait ceux qui n'abandonnaient pas la bouteille. Pendant le Ramadan, personne ne boit. On respecte la tradition. Même après le Ramadan, on condamne ceux qui boivent » (une femme de 45 ans).

Beaucoup des employés de l'administration locale se montrent favorables à l'action des 'jeunes' dont ils jugent l'influence positive :

« Il y a quelques années, notre chef d'administration a effectué une étude […] *et il nous a dit « j'ai étudié les dernières statistiques. Ceux qui pratiquent l'islam* […] *et ceux qui reviennent d'Arabie saoudite, ont un taux de natalité 2 à 3 fois plus élevé que les autres.* […] *Les services de justice n'ont enregistré aucun incident les concernant, pas la moindre bagarre'… »* (un homme de 39 ans).

La comparaison des offices prononcés dans les mosquées leur est aussi plutôt favorable :

« Nos vieux mollahs prêchent sans que nous soyons touchés. Et ils se comportent eux-mêmes de telle façon que personne n'a envie de les écouter… Aujourd'hui, nous écoutons davantage les 'jeunes', car ils ont des livres, et ils traduisent certains hadiths pour nous » (un homme de 59 ans).

Pour réguler le conflit entre « jeunes » et « vieux » l'administration locale a organisé en 2006 un débat public en présence de la population villageoise. Cela a permis d'apaiser les tensions.

2.3. La conversion collective à l'islam

La présence renforcée de l'islam a contribué à forger une véritable communauté musulmane. L'aspiration au respect des normes religieuses ne relève pas seulement de l'ordre du paraître, elle imprègne la vie quotidienne des villageois. La bibliothèque locale organise des concours de poésie musulmane et voici comment le bibliothécaire présente l'événement :

> *« Nous avons organisé un concours de récitation en langue tatare sur l'islam. Nos élèves ont emprunté des livres et ils ont appris par cœur certains vers. Tout le monde pouvait venir et nous avons mis les petits plats dans les grands.* […] *Les jeunes filles étaient en haut et les jeunes gens en bas. Séparés.* […] *Sans public. Ils* [les jeunes musulmans] *ont l'habitude que l'on ne les regarde pas dans les yeux… Nous avons eu plus d'une centaine de participants. Il y en avait de tous les âges, de 8 à 50 ans* […], *des femmes comme des enfants, les pères venaient avec leurs enfants. »*

Les normes islamiques en sont venues à dominer non seulement la vie spirituelle des habitants mais aussi les activités publiques et économiques du village :

> *« Nous possédons un magasin où nous vendons des produits de première nécessité, des denrées alimentaires et d'autres choses. Il n'y a pas d'alcool mais, c'est vrai, il y a des cigarettes. Nous cesserons bientôt d'en faire venir, parce que c'est un péché. Aussi bien pour nous, que pour ceux qui les achètent. Nous estimons que c'est un revenu impur »* (un homme de 59 ans).

Personne au village ne commercialise de porc ; les charcuteries du village ne fabriquent que des saucissons à base de bœuf ou de cheval et cette production hallal est distribuée au-delà du Tatarstan – à Samara, à Saratov et à Moscou. On constate aussi un renforcement de la tradition de la *zakat* : les dons servent à la construction et à l'entretien des mosquées. Les habitants savent que les imams ne reçoivent pas de salaire et vivent de ces dons privés. Il arrive aussi que les villageois les plus aisés procurent aux plus démunis une aide en nature ou en argent.

Les propos, les réactions et les comportements des villageois interrogés nous ont laissé l'impression qu'existait entre eux un lien puissant de solidarité fondé sur un sentiment partagé de responsabilité sociale. Ce besoin des autres se manifeste d'abord au sein de la famille. Devenus adultes, les enfants assurent les vieux jours de leurs parents. Les liens de solidarité communautaires s'entretiennent autour de chaque mosquée : le village très étendu est divisé en sept quartiers qui disposent de leur propre mosquée. Chacune des sept mosquées gère les affaires de sa propre communauté. Le renforcement des liens entre musulmans n'est pas limité aux seules communautés locales. Au cours des dernières années, les initiatives se sont multipliées pour établir des relations de confiance avec les musulmans d'autres villages. Mais depuis les événements de 2005 les villageois ont tendance à se considérer comme un groupe « à part » à l'intérieur de l'oblast de Penza.

Photographie 5
Discussion avec le mollah après la prière du vendredi (2010)

À l'automne 2005, pour des raisons diverses et notamment des luttes politiques à caractère local[11], les médias russes se sont intéressés au cas de Srednjaja Eljuzan', certains n'hésitant pas à présenter ce village comme un repère d'extrémistes « wahhabites ». Les passages suivants sont extraits d'un article au titre évocateur « Les sept mosquées de la Mecque de Penza : comment le village de Srednjaja Eljuzan' est devenu un foyer de wahhabisme » publié dans le quotidien russe *Izvestija* :

> *« Un camion Kamaz stationne dans la cour du bureau des forces locales du ministère de l'intérieur* [RUVD]. *Ce n'est qu'en montant au deuxième étage du bâtiment que l'on s'aperçoit qu'il s'agit d'un camion citerne. Une bâche recouvre le toit du véhicule. Ces Kamaz font du trafic de produits pétroliers de contrebande. En un an, sept réseaux criminels de ce type ont été mis au jour pour le seul village de Srednjaja Eljuzan', soit autant qu'en Tchétchénie. « Le village échappe à tout contrôle, affirme le procureur local, Alexandre Nalivaev. Sur la dizaine de milliers d'habitants, trois seulement sont miliciens* […] *et 800 armes à feu ont été recensées »* […] *le mufti Abbas Hazrat a qualifié de « wahhabites » trois jeunes hommes du village, devenus actifs depuis leur retour d'Arabie Saoudite. Selon lui, quatre des sept mosquées du village se trouveraient déjà sous leur contrôle*

11. Nombre d'observateurs relient la polémique autour du village de Srednjaja Eljuzan' à la réaction du gouverneur de l'oblast de Penza, V. Bočkarev, piqué par l'entrée en politique de son rival, l'ancien directeur de la société *Eljuzan*, K. Deberdeev, qui a présenté sa candidature en 2002 au poste de gouverneur. Leur rivalité s'est focalisée sur le conflit entre les « vieux » et les « jeunes » imams d'Eljuzan', à la suite de la déclaration faite dans les médias par l'un des « vieux » imams d'humeur belliqueuse, selon lequel les « jeunes » imams seraient des wahhabites.

> […] *Quand le procureur, Alexandre Nalivaev a évoqué l'idée de doter le village d'un commissariat et d'un département du FSB, je* [Boris Klin, auteur de l'article] *lui ai tout de suite demandé s'il n'avait pas peur que les jeunes musulmans ne réagissent violemment comme cela a pu se passer en Ingouchie ou en Kabardino-Balkarie ? »*[12].

Comme l'ont reconnu plus tard plusieurs journalistes de la presse écrite et certains portails d'information sur Internet[13], la quasi-totalité des « faits » décrits ci-dessus ont été inventés de toute pièce. Aujourd'hui, les villageois se disent prêts à porter plainte contre le quotidien *Izvestija* pour calomnie. Cette affaire aura en tout cas renforcé la solidarité communautaire et cristallisé autour de la religion le sentiment identitaire des villageois.

Conclusion

Consacré à une variante « diasporique » de la présence de l'islam en région Volga Oural, notre étude de cas montre comment les pratiques et les représentations de l'islam s'articulent aux conditions économiques locales. Les normes et les pratiques religieuses se sont adaptées aux contraintes de l'économie planifiée soviétique et aux déstructurations de l'économie de marché. Par rapport aux villages des républiques tatare et bachkire, le cas de Srednjaja Eljuzan' est marqué par l'empiétement des frontières administratives et religieuses et par la familiarité des musulmans et des fonctionnaires locaux. La concentration des facteurs politiques et religieux a permis à l'islam de rester cet « objet en soi » partagé par les villageois. Ses normes et ses valeurs influent la vie quotidienne de la majorité d'entre eux. S'appuyant sur la culture populaire tatare, la religion a permis aux traditions de se maintenir sous une forme vivante. Les événements de ces dernières années et l'attitude discriminatoire manifestée à leur encontre ont posé aux villageois la question de leur identité. Pour se protéger, certains villageois s'improvisent défenseurs de l'autonomie culturelle des Tatars de l'oblast de Penza et intègrent l'élément religieux à leurs revendications. Le fait incontestable d'une réduction de la consommation d'alcool par les villageois a par exemple trouvé sa place sur la scène politique ; à ce sujet, une enseignante s'insurge :

> *« Auparavant, on nous félicitait parce que peu de villageois buvaient ; nous étions un exemple. Maintenant, le chef de l'administration du district nous sermonne parce qu'on ne peut plus acheter de vodka chez nous !*

12. *Izvestija*, 29 novembre 2005.
13. http://www.tatarlar.ru ; http://www.islam.ru ; Islam - Info ; *Respublika Tatarstan*, 9 décembre 2005 ; *Tatarstan Jaš'ljare*, 28 août 2003.

Notre voisin refuse de vendre de la vodka. Quand il se rend à l'administration du district, il s'entend dire : « Vends de la vodka et on diminuera tes impôts »[14].

(Traduit du russe par Vanessa Balci-Raymond)

Références bibliographiques

Mardanov Renat & Kitaeva Nailja (2006), *Srednjaja Eljuzan' : stranicy istorii samogo krupnogo tatarskogo sela Rossii* (Srednjaja Eljuzan' : quelques pages d'histoire sur l'un des plus gros villages de Russie), Kazan, Tatarskoe Knižnoe Izdatel'stvo.

Musina Rozalinda (1997), « Islam i musul'mane v sovremennom Tatarstane » (L'islam et les musulmans dans le Tatarstan d'aujourd'hui), in Stéphane Dudoignon, Damir Iskhakov & Mukhametšin Rafik, eds., *Islam v tatarskom mire: istorija i sovremennost' (Materialy meždunarodnogo simpoziuma, Kazan', 29 aprelja-1 maja 1996 g.)* (L'islam dans le monde tatar : histoire et actualité [Actes du colloque international, Kazan, 29 avril-1er mai 1996], s. n., (Panorama Forum, n° 12), pp. 211-218.

Rafik Mukhametšin (2003), *Tatary i islam v XX veke, Islam v obščestvennoj i političeskoj žizni tatar Tatarstana* (Les Tatars et l'Islam au XXe siècle, l'islam dans la vie publique et politique des Tatars du Tatarstan), Kazan, Fen.

14. http://www.tatarlar.ru